

CONFIDENCES D'UN EMBAUMEUR

Alain Koninckx
Éric Willem

CONFIDENCES D'UN EMBAUMEUR

QUAND LA MORT
SE FAIT BELLE...

PRÉFACE

Je suis animateur sur une radio belge de service public lorsque je parle à Alain pour la première fois. Il est candidat à un jeu et je l'accueille à l'antenne.

« Bonjour, Alain, que faites-vous dans la vie ?

— Je suis thanatopracteur », me répond-il.

J'ignore encore de quoi il s'agit, mais il va l'expliquer aux auditeurs et cela va attiser ma curiosité.

Nous sommes alors en 2009 et nous nous ajoutons mutuellement à nos contacts sur un réseau social. Je continue à suivre ses posts : des récits de soins funéraires aux victimes d'attentats, de reconstructions délicates, de prises de position fermes envers certains légistes peu soigneux.

Huit ans plus tard, en 2017, je suis producteur et rédacteur en chef d'un magazine sur RTL-TVi. Je veux proposer un sujet inédit : le portrait d'un emballeur. Et tout de suite, je pense à lui. Je retrouve son nom, je lui écris. Il me répond avec enthousiasme. Nous nous retrouvons.

Nous tournons ensemble un reportage d'une vingtaine de minutes. Je découvre alors son travail et je l'accompagne dans les funérariums lorsqu'il y pratique des soins sur des personnes décédées. Je comprends vite que son geste n'est pas seulement technique : il est profondément humain. Il offre aux familles une dernière image de leur proche, une image

douce, apaisée. Il rend la mort visible, sans la déformer. Il la rend supportable.

Il me propose aussi de me montrer un autre aspect de son travail : la restauration et la reconstruction faciale. Lorsqu'un visage est trop endommagé pour être montré aux proches, il intervient pour redonner une forme humaine à ce qui s'apparente parfois à un tas d'os et de chairs.

J'assiste à une formation qu'il donne en France. J'ai l'occasion de rencontrer son ami Philippe et certains de ses stagiaires qui me parlent d'Alain comme de l'un des meilleurs au monde dans son domaine. Je découvre que ce Namurois originaire du Hainaut, humble et généreux avec ceux qu'il croise, est une sommité mondiale.

Lorsque le reportage est diffusé, il touche un large public. Les articles se multiplient. Les gens sont fascinés. Parce que derrière la technique, ils perçoivent l'essentiel : un homme qui travaille à rendre la séparation définitive un peu moins cruelle.

Je viens d'un village où les morts revenaient à la maison. On ouvrait le cercueil dans le salon. Les enfants jouaient autour, les voisins entraient, on se souvenait, on pleurait parfois. Cette proximité ne m'a jamais choqué. Elle m'a même laissé des souvenirs d'une infinie tendresse. Je vois encore mon filleul, 8 ans à peine, jouant sous le cercueil de notre grand-père. Une scène paisible, presque joyeuse. La vie n'était pas suspendue : elle continuait, tout simplement.

Notre société a tendance à cacher la mort par peur de s'y confronter. Pourtant, il s'agit bien de la seule certitude de nos existences... un jour ou l'autre, la mort, nous devrons la regarder dans les yeux.

Alain et moi partageons cette conviction : sans voir le corps, sans lui redonner une place, il est plus difficile d'en accepter l'absence. Surtout en cas de mort soudaine, brutale. Voir, c'est comprendre. C'est commencer à laisser partir.

Ce récit, à la première personne, est né de notre rencontre, mais aussi de tout ce que j'ai découvert aux côtés d'Alain. Au fil des tournages, des discussions, des témoignages, une évidence s'est imposée : son histoire mérite d'être racontée. Elle dit quelque chose de plus grand qu'un métier. Elle parle de ce qu'il reste quand tout s'efface. Du courage, de la transmission, de la beauté rendue à ceux qui s'en vont. Elle raconte aussi le combat quotidien pour préserver notre humanité.

Alain Koninckx, à sa manière, repousse les ténèbres. Et s'il fallait ne retenir qu'une seule chose, ce serait qu'à travers les morts, il aide les vivants à tenir debout.

Éric Willem

PROLOGUE

En ce début de mois de décembre, un vent froid me pique le visage. Lorsque je sors de la voiture, mon regard est immédiatement happé par la grande bâtie néoclassique qui se dresse devant moi.

Le château du Stuyvenberg, en région bruxelloise, j'en ai déjà entendu parler par la presse. Je sais qu'il est occupé par des membres de la famille royale. Aujourd'hui, je vais en franchir le seuil, devant lequel m'attend un majordome. La reine Fabiola est morte ici hier. Une entreprise de pompes funèbres, qui a entendu parler de moi via un embaumeur bruxellois à la retraite, m'a appelé tôt ce matin pour me demander de m'occuper de ses soins mortuaires. « Je joue ma carrière », me dis-je en gravissant les marches qui mènent à la prestigieuse demeure.

« Montrez-moi la façon dont une nation ou une société s'occupe de ses morts et je vous dirai avec raisonnable exactitude les sentiments de son peuple et sa fidélité envers un idéal élevé. »

William Ewart Gladstone (1809–1898)

01.

PROLONGER LA VIE AU-DELÀ DE LA MORT

Je devais avoir 7 ou 8 ans la première fois que j'ai entendu parler de la conservation des dépouilles. Mon oncle Léon expliquait comment il tannait des peaux de lapin, et cette façon de les plonger dans un bain d'eau avec du gros sel et de l'alun m'a immédiatement intrigué. Je n'y comprenais pas grand-chose, mais l'idée qu'on puisse prolonger la vie au-delà de la mort me fascinait.

Vers 10 ou 11 ans, j'ai trouvé, dans la boutique d'une fleuriste, un pot-pourri contenant des oranges séchées. Je suis resté en contemplation devant ces oranges déshydratées presque intactes : leur couleur à peine estompée, la pelure encore brillante et la pulpe à l'aspect toujours appétissant malgré le procédé de conservation m'ont captivé. La fleuriste, surprise par mon air ébahie, m'a donné sa « recette ». Ce jour-là, je n'ai pas juste touché une vocation du bout des doigts, j'ai senti en moi un monde fascinant s'ouvrir, un monde que j'avais envie d'explorer. En tentant de reproduire la technique, j'ai réalisé qu'il me faudrait aussi faire preuve de patience pour

apprendre à conserver les matières organiques tout en préservant leur beauté.

Mes premières vraies réussites de conservation remontent à mes 13 ou 14 ans. J'étais en deuxième secondaire. Mon oncle Léon tuait les taupes de son jardin à coup de carabine. J'ai récupéré quelques dépouilles et j'en ai tanné les peaux grâce à la technique qu'il m'avait enseignée. Puis j'ai exploré d'autres manières de faire, trouvées dans des magazines de chasse. Je possède encore ces peaux de taupes et les garde précieusement. Ce sont elles qui m'ont initié. C'est en travaillant ces techniques que j'ai ressenti pour la première fois la satisfaction que j'éprouve encore aujourd'hui lorsque je retarde les effets de la mort. J'en apprendrais évidemment bien plus des années plus tard, lorsque je rencontrerais celui qui deviendrait mon mentor : Monsieur Largefeuille.

J'ai grandi à Chimay, dans le Sud de la Belgique, entre les forêts de hêtres et les prairies de bocage où paissaient les vaches. Je vivais seul avec ma mère dans une maison quatre façades, en briques peintes, bordée d'un grand jardin. L'hiver, la maison sentait la soupe et le linge qui sèche. L'été, c'était l'herbe coupée. Maman rentrait du travail les mains rougies par les produits ménagers : elle était femme de ménage dans une école. Elle parlait fort, riait souvent, et moi je l'écoutais en silence.

Mon père était parti lorsqu'elle lui avait annoncé être enceinte. J'ignorais tout de son identité, qu'elle voulait garder secrète : « Ce n'est pas quelqu'un de bien », me disait-elle. Adolescent, j'ai découvert qui il était mais je n'ai pu lui parler qu'après bien des années de silence. Lorsque la mort l'a emporté, c'est moi qui l'ai embaumé. Un ultime geste d'amour, comme un prolongement de notre réconciliation tardive.

Mon parcours scolaire a été d'une banalité insipide. J'étais un enfant sans histoire, ni brillant ni mauvais. Je me sentais toutefois différent des autres. Était-ce l'absence de père ? J'étais en tout cas très solitaire et ma présence dans un groupe d'élèves suscitait peu d'enthousiasme, au mieux de l'indifférence. J'ai suivi une filière technique et obtenu un diplôme de secrétariat. Depuis l'âge de 11 ans, je n'avais qu'une seule passion : l'escalade. Une corde, un baudrier et je descendais en rappel les ponts du village. Ce n'était pas tant la montée qui me fascinait, mais la descente, la vitesse, le vertige, le contrôle dans la chute. Lutter contre la pesanteur, ralentir la descente, suspendu au-dessus du vide. Cette passion allait aussi me mener à mon métier – car que fait un embaumeur, si ce n'est suspendre le temps jusqu'aux funérailles en ralenti- sant l'inéluctable dégradation des corps ? Passion et patience sont étymologiquement étroitement liées. Ces deux mots sont dérivés du verbe latin *patio*, qui signifie « souffrir », et dans ma profession de thanatopracteur, si la patience est une qualité nécessaire, la passion est indispensable.

À 15 ans, j'ai rejoint un club d'escalade. Je passais mes week-ends suspendu aux parois, en Belgique ou dans le Sud de la France. J'étais élève le jour, grimpeur dès que je pouvais m'échapper. L'escalade m'a appris à défier la peur, à mesurer ma force face au vide. Chaque sommet conquis m'a appris à ne jamais me contenter de ce que je maîtrise déjà, à chercher un peu plus haut, un peu plus ardu. Cette ivresse du dépassement, je la retrouve aujourd'hui lorsque je rends leur visage à ceux que la mort a emportés.

Alors que je pratiquais déjà depuis plusieurs années, j'ai reçu un appel d'un entrepreneur de pompes funèbres de

Bruxelles. Un accident d'avion s'était produit et cinq personnes étaient mortes. L'homme m'a demandé de venir voir les corps afin d'évaluer s'il était possible de les mettre en état d'être présentés dignement à leurs familles. Selon lui, pour quatre d'entre eux, cela ne demanderait sans doute que quelques soins. En revanche, le cinquième corps, un grand-père, lui semblait trop abîmé. Je me suis dit qu'il ne pouvait être envisageable de ne présenter que quatre défunts sur cinq. J'ai donc décidé d'essayer.

Quand j'ai ouvert la housse mortuaire, l'odeur de kéroène m'a pris à la gorge. Le corps avait été autopsié à la hâte, sans ménagement, et il n'y avait plus rien d'humain dans la masse de chairs et d'os que je découvrais. La mâchoire était défaite, un globe oculaire arraché, la peau déchiquetée. J'avais alors 27 ans et cinq ans d'expérience ; je venais d'achever une formation en reconstruction faciale aux États-Unis.

Au moment d'enfiler mes gants, j'ai senti mon cœur battre contre le plastique. Le premier geste est toujours un saut dans le vide : c'est le moment où le défunt tombe sous ma responsabilité. Le silence de la pièce m'oppressait. Chaque instrument posé sur la table était un rappel que l'erreur n'avait pas sa place ici.

Je me suis lancé, méthodiquement : conservation, réalignement des membres, cautérisation. Il a fallu attaquer la tête. La première étape consistait à retrouver les morceaux osseux et à reconstituer ce qui pouvait l'être en emboîtant les pièces les unes dans les autres, comme pour un puzzle. J'ai foré les différentes pièces pour les attacher les unes aux autres à l'aide de fil de fer puis j'ai coulé du plâtre pour reconstruire une base osseuse. J'ai passé des heures sur des microsutures. J'ai utilisé de la cire pour redonner du volume, du maquillage

pour rendre à la peau du visage une couleur la plus naturelle possible. J'ai habillé le défunt et on a procédé à la mise en bière. Je suis ensuite passé aux quatre autres corps, beaucoup moins abîmés. Trois jours se sont écoulés jusqu'à ce que je finisse mon travail ; j'ai passé trois jours enfermé dans le funérarium, à dormir sur place. J'ai fini nerveusement vidé.

J'étais présent quand une petite dame, l'épouse de l'homme qui y était allongé, s'est approchée du cercueil. L'entrepreneur de pompes funèbres l'avait informée du travail que j'avais fait pour lui permettre de revoir celui avec lequel elle avait passé quarante années de sa vie. Ce que j'ai lu sur son visage lorsqu'elle l'a observé est un mélange de tristesse, de compassion et d'amour. J'ai aussi perçu un léger sourire en coin. Elle s'est tournée vers moi et m'a dit : « Ce n'est pas vraiment lui... mais c'est lui quand même. Merci. » Ce n'est pas toujours la ressemblance qu'on vise, mais bien de donner aux proches la possibilité de dire au revoir. Ce jour-là, cette dame a pu accomplir cette ultime étape nécessaire pour entamer son deuil.

Trois objectifs guident mon travail : que le défunt soit présentable, identifiable et reconnaissable. Ce dernier point est l'objectif ultime, celui qui permet aux proches de dire : « C'est lui. »

Embrasser ce métier d'embaumeur était pour moi une évidence. Comme si l'univers m'avait mené à lui. C'était une profession méconnue dont j'ignorais l'existence jusqu'à mes 18 ans. Je peux donc dire que ce n'est pas moi qui l'ai choisie, mais elle qui est venue me chercher.

Avant cela, pour m'assurer un avenir stable, je me destinai au métier de professeur de mathématiques. Le salaire fixe

et les congés scolaires me permettraient de continuer à pratiquer l'escalade. Comme je n'avais qu'un diplôme de secrétariat, j'avais entamé une année préparatoire destinée aux ingénieurs civils afin de me mettre à niveau en mathématiques. Je n'ai pas été très assidu : je n'ai pas passé mes derniers examens, car j'étais dans les gorges du Verdon, perché sur une falaise. L'escalade m'absorbait tout entier. Je me disais même que si je ne réussissais pas mes études, je postulerais au rayon montagne d'un magasin d'équipements. J'avais aussi envisagé de devenir cordiste pour rejoindre une entreprise dans le secteur du bâtiment. Grimper était tout ce que je voulais faire.

Et puis un ami m'a parlé d'un documentaire qu'il avait vu sur la thanatopraxie. « La quoi ? », lui ai-je demandé, perplexe. Il m'a recommandé de le regarder. Là où la plupart des téléspectateurs détournaient les yeux, dégoûtés par les images de ce métier aussi tabou que méconnu, moi... j'ai compris. Elle était là, la voie que je cherchais. En regardant ce documentaire, tout s'est éclairé. Ma passion pour la conservation et mon besoin constant de me mesurer à la difficulté trouvaient enfin à s'épanouir. Je n'avais pas peur des morts, la vue du sang ne m'émouvait pas le moins du monde et l'utilité du métier telle que présentée dans le documentaire a achevé de me convaincre.

Monsieur Labaye, mon professeur de mathématiques, était l'enseignant le plus charismatique de l'école Saint-Joseph de Charleroi à l'époque de mon année préparatoire. Je savais que, comme moi, il croyait peu en mon avenir d'enseignant. Un jour après le cours, alors que nous étions seuls dans la grande salle de classe éclairée au néon, il m'a demandé d'un ton condescendant ce que je voulais vraiment faire.

Hésitant, je lui ai répondu : « Je crois que je veux être thanatopracteur. » C'était la première fois que je formulais réellement ce qui m'était apparu comme une révélation. Je m'attendais à une moue moqueuse, à un trait d'ironie bien senti. Mais non. Il m'a longuement regardé de haut en bas. Son air supérieur s'est mué en air entendu et j'ai vu autre chose dans ses yeux : une forme de considération. « Très bonne idée, Koninckx », a-t-il simplement dit. Au moment de sortir de la classe, il a répété : « Très bonne idée, Koninckx » et il m'a tapé sur l'épaule. Plus tard, j'apprendrais qu'un de ses proches exerçait ce métier. Ce jour-là, sa validation a été le déclencheur décisif pour la suite.

J'avais 18 ans. Mon parcours m'avait mené sur la voie de l'enseignement, et pourtant... C'est à ce moment que j'ai trouvé le courage d'annoncer ma décision à ma mère. « J'arrête tout. Je veux être thanatopracteur. »

Elle qui voyait dans mes études une forme de revanche sur sa condition, elle n'a pas compris. Elle ne pouvait envisager mieux pour moi, et pour elle, que devenir professeur. Alors que je tentais vainement de lui expliquer que je n'allais pas rejoindre l'université en septembre, elle m'observait comme si je m'exprimais en latin. Je venais de briser son rêve, alors elle préférait feindre l'incompréhension. Conscient de ce qui se passait dans sa tête et dans son cœur à cet instant, j'ai préféré poursuivre comme si de rien n'était.

« Tu me verrais bien thanato ? lui ai-je demandé. Elle a cligné des yeux.

— C'est quoi, ça ?

— Ceux qui s'occupent des morts. »

Son regard a d'abord été traversé par l'étonnement, puis par une forme de dégoût, et enfin par la résignation. Elle a alors

baissé les yeux. Je savais que je venais de la décevoir, et je me suis promis qu'un jour, malgré tout, elle serait fière de moi.

À ce moment-là de mon existence, je n'avais vu que deux morts : une vieille voisine décédée dans son sommeil et le roi Baudouin, du moins une photo de sa dépouille. Et je savais que je n'avais pas eu peur. Ce n'était pas suffisant, bien sûr, et j'étais terrifié à l'idée de me tromper de voie.

Je me suis d'abord inscrit à une formation en thanato-praxie à Charleroi. Les cours étaient organisés par une institution publique et il était nécessaire qu'il y ait un nombre minimum d'élèves. Malheureusement, à la veille de débuter, j'ai reçu un appel m'informant qu'il n'y avait que deux inscrits, dont moi, et que c'était insuffisant. Les cours n'ont donc jamais été dispensés et j'ai eu la sensation d'un faux départ. Bien décidé à ne pas baisser les bras, j'ai appelé l'Institut belge de thanatopraxie.

« Jean-Jacques De Reus à l'appareil, en quoi puis-je vous aider ? » Je ne le savais pas encore, mais cet homme à la voix posée était l'embaumeur du roi Baudouin. Il m'a écouté longuement, puis m'a orienté vers un certain Monsieur Largefeuille, à Liège. « Il a toutes les compétences requises pour vous former, mais c'est un emmerdeur, je vous préviens ! » a-t-il soufflé avec un brin d'amusement avant de raccrocher.

Le début de ma première conversation téléphonique avec Monsieur Largefeuille ne s'est pas très bien déroulé.

« Il paraît que vous donnez des formations en thanato-praxie et cela m'intéresse beaucoup.

— Ce que je fais, c'est de l'embaumement. Point. »

Le ton était calme, mais tranchant. J'apprendrais plus tard que deux écoles s'opposent à cet égard : les Français parlent de

«thanatopraxie», les Anglais d'«*embalming*». Ce ne sont que des mots pour une même mission : rendre le défunt présentable pour offrir aux familles la possibilité de poser sur lui un dernier regard. Mais Monsieur Largefeuille ne l'entendait pas de cette oreille. Avec lui, on parlait d'«embaumement», un point c'est tout.

Alors que je pensais qu'il allait m'interroger sur mes connaissances en anatomie ou sur ma capacité à supporter d'être en présence de personnes décédées, Largefeuille m'a plutôt parlé de l'origine des rites : «Quand l'homme s'est fixé, quand il est devenu sédentaire, il a commencé à prendre soin de ses morts. La civilisation est née avec cette volonté de mémoire.» Il a cité William Gladstone, un ancien Premier ministre britannique : «Montrez-moi la façon dont une nation ou une société s'occupe de ses morts et je vous dirai avec raisonnable exactitude les sentiments de son peuple et sa fidélité envers un idéal élevé.»

Il m'a parlé des pierres sur les tombes qui à l'origine servaient à empêcher les charognards de venir se servir :

«Vous avez déjà entendu l'expression “Finir six pieds sous terre” ?

— Oui, ai-je répondu, étonné par la question.

— Eh bien, six pieds, soit environ 1,80 mètre, c'est la profondeur à partir de laquelle l'odeur de putréfaction des corps n'est plus perceptible à la surface par les animaux.»

Il m'a aussi expliqué qu'en Asie, on incinère depuis des siècles, citant l'exemple de l'Inde et des corps brûlés sur des bûchers sur les berges du Gange. Dans l'Himalaya, là où le sol est trop dur pour y creuser une tombe et où il n'y a pas de bois en raison de l'altitude, on honore les défunt en les donnant

aux vautours afin qu'ils les emmènent vers le ciel. Partout dans le monde, l'homme tente de donner un sens à la mort. L'embaumeur, à travers son travail, permet la pratique du rite.

Le téléphone collé à l'oreille, assis sur le canapé de la maison familiale, j'ai su. Ce n'était pas juste une vocation. C'était une convocation.

02.

REVENEZ QUAND VOUS ÊTES PRÊT !

Ce jour-là, je devais me rendre à ma première rencontre physique avec Monsieur Largefeuille. Il pleuvait, de l'une de ces pluies intenses et continues qui semblent vous transpercer jusqu'aux os. Comme je n'avais pas le permis de conduire, j'ai pris le bus de Chimay vers Charleroi avant d'embarquer dans le train jusqu'à Liège puis dans le bus 4 vers le quartier d'Outremeuse. Un long et fastidieux trajet durant lequel je trépignais d'impatience.

Je suis descendu du bus devant les ruines de la maternité de l'ancien hôpital de Bavière ; j'ai ensuite marché quelques centaines de mètres jusqu'à hauteur du n° 45 de la rue Dos-Fanchon, une maison bel-étage un peu défraîchie. La porte s'est ouverte avant que je sonne : il m'attendait.

Charles Largefeuille, un homme de 77 ans à la silhouette affaissée par les années mais le regard vif, m'a invité à entrer et à le suivre dans les escaliers qu'il gravissait lentement. Il avait les genoux fatigués, usés par une jeunesse sportive – il avait fait du bateau de course, me confierait-il plus tard.

Moi, j'avais 19 ans – nous étions en 2002 – et je me tenais là, avec l'envie d'embrasser ce qui était mon destin, j'en étais convaincu.

La cage d'escalier sentait la cire et le bois ancien, le parquet craquait sous nos pas. Une fois dans le salon, mon regard a d'abord été attiré par un canapé en cuir brun craquelé et par une bibliothèque croulant sous les livres. Cette maison-musée, figée dans le temps, débordait d'objets : un vieux gouvernail accroché à un pan de mur, un coffre en bois foncé posé dans un coin, un miroir au cadre ouvrage suspendu à la porte et un ancien kit d'amputation (j'apprendrais plus tard de quoi il s'agissait) déposé sur une étagère, à côté d'une dent de mammouth.

Il m'a fait asseoir face à une table basse sur laquelle était posée une cassette VHS. « Avez-vous déjà vu un embaumement ? » J'ai secoué la tête. Sa voix, lente, grave et assurée, portait ce mélange d'autorité et de fatigue de ceux qui ont beaucoup vécu. Il a inséré la cassette dans le magnétoscope. Sur les images en noir et blanc, deux thanatopracteurs anglais pratiquaient un embaumement à domicile. Ils étaient lents, précis, presque solennels dans leurs gestes. Cette chorégraphie maîtrisée me fascinait. Monsieur Largefeuille avait coupé le son afin de pouvoir commenter en direct ce qui apparaissait sur l'écran. J'étais captivé.

Puis il m'a parlé de la formation qu'il allait me dispenser en cinq modules et pour laquelle j'allais devoir débourser 2 500 euros. Les cours venaient du British Institute of Embalmers. Il les avait traduits en collaboration avec sa femme, entre-temps décédée. Les examens arriveraient d'Angleterre, sous enveloppe scellée.

J'allais aussi devoir me rendre au Royaume-Uni pour y effectuer des stages. La Belgique n'ayant jamais eu une très grande tradition de conservation des corps, il est d'usage d'aller se former à la pratique à l'étranger. Je devais effectuer une centaine de soins seul avant de pouvoir passer l'examen. Le stage se déroulerait à Liverpool, Birkenhead plus précisément, car Londres était devenu bien trop cher. Avant que je quitte sa maison, Monsieur Largefeuille m'a fait visiter la salle de cours. Il l'avait installée dans l'ancienne chambre de sa fille, morte d'une méningite : tableau vert, moquette rase, vieux banc avec encriers et, sur le mur, ses diplômes calligraphiés à l'anglaise.

« C'est celui-là que vous aurez », m'a-t-il dit en pointant son doigt vers un document encadré. Avant de sortir de la petite pièce, il a marqué un arrêt, a regardé dans le vide avant de me fixer : « Romy Schneider a dormi dans cette chambre lorsqu'elle était enfant. Mon épouse était proche de ses parents et il leur arrivait de séjourner ici. » Les mots s'enchaînaient comme s'il déversait un flux de banalités. Moi, j'étais impressionné.

Monsieur Largefeuille m'a proposé de me raccompagner à la gare de Liège à bord de sa Triumph Spitfire. Il a prétexté devoir se rendre chez l'un de ses amis à l'autre bout de la ville, mais il voulait surtout me montrer sa belle voiture de sport, une voiture tellement basse que son toit arrivait à hauteur de mon nombril lorsque je me tenais debout à côté. Une fois assis à l'intérieur, j'ai constaté que nous arrivions à peine au niveau de l'axe des roues des bus que nous dépassions. Traverser Liège à bord de ce bolide conduit par un aussi vieux monsieur alors qu'il pleuvait des cordes ne me mettait pas à l'aise. Mais il aimait sortir le grand jeu, comme je venais de le comprendre.